SUR LES ORIGINES DE L'ART KHMER

—

L'art khmer quitte de plus en plus le domaine restreint de quelques spécialistes pour se répandre dans le grand public. L'événement vaut qu'on s'en réjouisse ici et là. Toutefois, cette vulgarisation résulte de récits souvent plus enthousiastes que circonstanciés, et sur lesquels l'imagination du lecteur brode encore trop librement. La question risque ainsi de partir dans un jour peut-être plus préjudiciable, à la suite des études, que l'ignorance qu'il tend à remplacer. On entend déjà, dans certains milieux, des axiomes qui, s'ils ne sont pas dangereux pour le moment, deviennent menaçants. Aussi, nous croyons utile de faire ici la somme des connaissances que semblent avoir acquises les plus récents et les plus sérieux travaux. Afin de ne pas nous perdre en un sujet trop vaste, parmi trop d'hypothèses et dans un exposé impossible sans images, nous retiendrons le moment le plus décisif, le plus obscur et peut-être le plus intéressant de l'art khmer : sa naissance. Elle explique en grande partie le caractère de cet art, sa puissante personnalité, sa richesse immédiate, et, surtout, elle donne le mot de l'extraordinaire révolution artistique qui survint, au début du IXe siècle de notre ère, parmi la confédération de petits états qui constituait alors ce que nous appelons l' *Empire khmer* (1).

(1) J'ai traité ailleurs ce sujet avec tous les détails et toutes les références désirables (*Arts et Archéologie khmers* : Introduction à l'histoire générale des arts khmers, fascicule 2, tome II, Société d'éditions maritimes et coloniales, Paris 1924). Le lecteur soucieux de l'approfondir en ayant ainsi les moyens, je me bornerai à n'exposer ici que les grandes

I

Dans les stations préhistoriques du Cambodge, on a trouvé des amulettes faites de coquillages, des disques d'oreilles en terre cuite, des hameçons en bronze, des vases et des fragments gravés d'un décor simple. Ces objets, ces décors sont encore en usage. Il semble ainsi qu'à l'époque préhistorique, l'homme que nous appelons le Khmer habite déjà son pays. Quelle est sa race ? D'où vient-il ? L'anthropologie n'a pas encore répondu. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de le savoir, car son art est si rudimentaire et tant de siècles obscurs s'écouleront entre ce moment et celui où le peuple khmer entrera dans l'histoire, qu'il aura perdu tout souvenir appréciable de sa patrie primitive.

Une partie du pays, formée par les alluvions du Mékong, s'avançait sur la mer et ce qui constitue la Cochinchine n'existait pas encore. D'après des calculs d'ingénieur, en l'an I de notre ère, les côtes devaient coïncider à peu près avec les frontières méridionales du Cambodge actuel. C'est à partir de cette zone seulement que, au VII[e] siècle, les premiers monuments en brique seront construits, confirmant ainsi les calculs des géologues.

Il s'ensuit qu'à cette époque, le Cambodge (ce que nous appelons pour l'instant le Cambodge) possédait un périmètre de rivage important puisque sa partie Sud était maritime à peu près en ligne droite de Kampot à Saïgon (300 kilomètres environ).

La double constitution du pays a suffi, soit pour accentuer parmi les populations qui l'occupaient des divisions ethniques ou politiques, s'il y en eut ; soit pour provoquer ou favoriser la scission d'un groupement homogène

lignes du problème sans les alourdir de notes. Cependant, comme j'emprunterai à quelques auteurs, ceux-ci seront réunis à la fin de l'article en une bibliographie sommaire.

à l'origine, et, dans tous les cas, constituer deux populations assez différentes pour être entrevues de la façon suivante :

Les premières terriennes, fixées dans le Cambodge continental et le bas Laos. Ce pays présente des terres sablonneuses, du grès et de la latérite ; les minerais et les forêts y abondent. C'est encore la région des chasses, des peuplades restées primitives.Les fleuves se dessèchent en été. Le paysage y est monotone et la vie difficile. Au contraire, le pays du Sud, qui prolonge le précédent jusqu'à la mer, n'est que plaines. Chaque année, durant cinq mois, les inondations, que rien n'arrête, renouvellent les richesses du sol. Les terres rouges qu'irrigue le delta du Mékong et propres à toutes sortes de cultures le constituent en grande partie, et les communications y sont faciles.

Il est donc évident que les hommes qui habitaient ces deux régions n'avaient ni les mêmes besoins, ni les mêmes industries, ni les mêmes moyens d'existence, ainsi qu'on l'observe encore de nos jours. Dans de telles conditions, la pénétration de la civilisation ne se répartit pas régulièrement du Sud au Nord. Ses ferments séjournent sur les côtes, entre les bras du delta, avant de gagner le haut pays où ils ne parviennent — lorsqu'ils y parviennent — qu'indirectement et peut-être même transformés, filtrés par les premières couches humaines traversées. Qu'une hostilité quelconque survienne entre les deux pays, elle achève de les dissimiler. Et cela est si vrai que vingt siècles de civilisations successives se déroulèrent dans l'Indo-Chine du Sud et côtière sans parvenir à toucher les populations moïes de l'Annam et du haut Cambodge.

Les arts, qui accompagnent plus volontiers l'opulence et résultent d'échanges matériels et intellectuels entre peuples, prennent plus facilement racine et se dévelop-

pent plus rapidement où la vie est facile, les communications aisées, qu'où les hommes se clairsèment, loin des ports et des grandes routes internationales. Au début donc de notre ère, nous pouvons envisager un pays du Sud prospère, accueillant, ouvert à l'extérieur — et un pays du Nord, plus austère, retiré, logiquement hostile au premier. L'histoire va en tous points confirmer cette proposition.

Le pays méridional était appelé par les Chinois le Fou-nan, et M. Pelliot en a écrit magistralement la courte histoire d'après les annales chinoises. Nous le reconnaîtrons, en effet, dans toutes les descriptions qu'elles nous en donnent et tel qu'il est encore, sur la mer, avec un sol en contre-bas, tout plat et où les habitants s'adonnent à l'agriculture. Il touchait au Champa par sa partie Nord-Est ; ne paraît pas, au Nord, avoir atteint le Tonlé Sap. Il s'étendait au Sud jusqu'à un pays situé sur la presqu'île de Malacca.

Le premier texte chinois où le Fou-nan apparaît date de 220-280. Ses rois envoient des ambassades et des cadeaux diplomatiques en Chine et le premier prince des Wou dépêche des émissaires répandre au Sud la civilisation chinoise. Voici donc un fait capital : dès le IIIe siècle, la Chine civilise au Sud et le Fou-nan lui paye le tribut. Ces échanges vont se poursuivre de siècle en siècle. Les voyages ont lieu par mer. En 484, un bonze du Fou-nan, Nâgasena, fut chargé de porter une supplique à l'Empereur de Chine. Grâce à lui, nous tenons un preuve palpable d'importation d'objets chinois, car l'Empereur lui confia des pièces de soie destinées à récompenser le roi du Fou-nan. Celui-ci ne recevait pas sans avoir donné. Ce même Nâgasena avait, en effet, emporté « une image en or ciselé du siège du roi des dragons, un éléphant de santal blanc, deux stûpas d'ivoire, deux pièces de coton, deux vases de verre et un plateau à arec en écaille ». En 503, nouvelle ambassade qui

emporte du Fou-nan une image du Buddha en corail.

A la fin du v^e^ siècle, surgissent donc des ciseleurs sur or, des sculpteurs sur bois, ivoire et corail ; on tisse le coton, traite l'écaille et utilise des vases en verre. De telles industries d'art ne s'improvisent pas du jour au lendemain, ni le choix, ni la connaissance des matières précieuses qu'elles utilisent, et la soudaineté de leur apparition ne s'accuse à nos yeux qu'à cause de la pénurie des sources historiques dont nous disposons. Le coton est encore cultivé et tissé au Cambodge. Le travail de l'écaille continue à être en honneur sur le golfe de Siam, riche en tortue caret. Le santal est un bois bien connu des Cambodgiens. Quant aux vases de verre, ils ne provenaient très probablement pas du Fou-nan, qui ignora toujours, ainsi que le cambodge, cette matière.

Dès la fin du III^e^ siècle, les Chinois précisaient cette pratique des arts en consignant dans leurs annales que les gens du Fou-nan aimaient à graver des ornements, à ciseler, qu'ils payaient l'impôt en or, argent, perles et parfums. Au v^e^ siècle, ils fondaient des bagues et des bracelets en or, de la vaisselle d'argent, possédaient le brocard. L'avant et l'arrière des embarcations étaient sculptés en tête et en queue de poisson. Enfin, entre 502 et 556, le cuivre, l'étain, l'aloès, l'ivoire sont expressément signalés comme produits du Fou-nan.

En ces mêmes temps, le Fou-nan était en relation avec un certain pays que M. Pelliot place vers l'Iraouaddy. De là, arrive de la vaisselle d'or dont les formes et les capacités sont mentionnées. Notre répertoire d'objets d'arts étrangers pénétrant au Fou-nan et nos listes de ceux qu'on y fabriquait s'augmentent et se diversifient. Aux influences septentrionales s'ajoutent celles de l'Occident. Et M. Pelliot remarque que le Fou-nan était entre l'Inde et la Chine l'escale normale, sinon obligatoire, de tous les navigateurs dès avant le III^e^ siècle.

En quoi consistait, entre le III^e^ et le v^e^ siècle, l'archi-

tecture ? Les textes chinois sont muets sur les monuments religieux. On construisait pourtant des stûpas (monuments commémoratifs buddhiques) puisque nous vîmes Nâgasena en emporter deux réductions en ivoire. En ce qui concerne l'architecture civile et militaire, tous les renseignements se recoupent. Dès 357, il y a au Fou-nan des villes murées, des palais et des maisons d'habitation. Au temps de Nâgasena, vers 484, on abat des arbres pour faire maisons et palissades et on couvre les toitures de paillote. Le peuple habite des habitations surélevées ; le roi, des pavillons à étages et on construit des belvédères.

A la fin du v[e] siècle au plus tard, le Buddhisme était au Fou-nan. Nâgasena, bonze hindou, portait un placet en grande partie buddhique. On trouve encore en Chine, dans la première moitié du vi[e] siècle, deux autres bonzes originaires du Fou-nan. On nous raconte qu'en 539, le roi du Fou-nan possède un cheveu du Buddha, long de douze pieds ! A peu près au même moment, le Buddhisme apparaît dans l'épigraphie du Champa. Bien que buddhiste, et bonze par-dessus le marché, Nâganesa ne peut celer à l'Empereur de Chine « que la coutume du Fou-nan est de rendre un culte au dieu Maheçvara » (Çiva). Il ne nous importe pas de rechercher le premier venu, du Buddha ou de Çiva, mais de saisir simultanément leur présence avant 484 et de voir deux cultes se mêler dans ce syncrétisme dont tant d'inscriptions, de sanctuaires, de coutumes feront foi dans la suite, et encore sensible de nos jours.

En résumé, au v[e] siècle au plus tard, nous vivons dans un Etat prospère en relation avec la Chine et l'Inde. Tout un vocabulaire sanskrit se mêle à la langue. Un étonnant mélange humain et intellectuel s'achève sur les plaines inondées du Cambodge. Il y a des livres et des dépôts d'archives. Dans le delta du Mékong et au bord de la mer, siège cet empire, le plus puissant du Sud indo-chinois.

C'est Fou-nan que les Chinois l'appellent. Et il correspond à toute la région méridionale du Cambodge historique et du Cambodge contemporain.

II

Entre 589 et 618, ces mêmes annalistes chinois écrivent pour la première fois le nom d'un État vassal et mitoyen : le Tchen la, qui ne pouvait s'étendre qu'au Nord du Fou-nan. Son roi était le Kshatriya Citrasena. Or, à ce moment, « Citrasena s'empara du Fou-nan et le soumit ». Le Tchen la ne paraît donc autre que notre Cambodge septentrional que nous avions perdu de vue et qui se rappelle à nous de façon éclatante. Les vainqueurs s'emparent de la capitale du Fou-nan dont le dernier roi régnait encore en 539. Après quoi, le nom de Fou-nan *disparaît* des textes chinois et n'y reparaît plus qu'à l'occasion d'une dernière ambassade qu'il envoie en Chine en 616-617, moment où les premiers émissaires officiels du Tchen la y arrivent eux-mêmes.

Que Citrasena et ses successeurs aient, en effet, « secoué les chaînes du Fou-nan », ce sont des inscriptions gravées par ces rois qui nous l'annoncent. Mais il y a plus d'un pas entre ces jeux de princes et la pacification, l'unification administrative, sociale, intellectuelle et artistique d'un vaste territoire à double face comme celui qui se constituait. Les Chinois n'auront garde de nous le laisser ignorer et nous annonceront qu'en 705 et au cours des années suivantes, le nouveau royaume se divise en deux états « celui du Sud qui avoisine la mer », marécageux ; et celui du Nord, montagneux.

Ainsi, au début du VIII[e] siècle, et en dépit des anciennes victoires de Citrasena, le pays demeure dans ses divisions géographiques. L'ancien Fou-nan, s'il a perdu son nom, se reconnaît trop dans la description chinoise du Tchen la du Sud ; et le Tchen la primitif, celui de Citra-

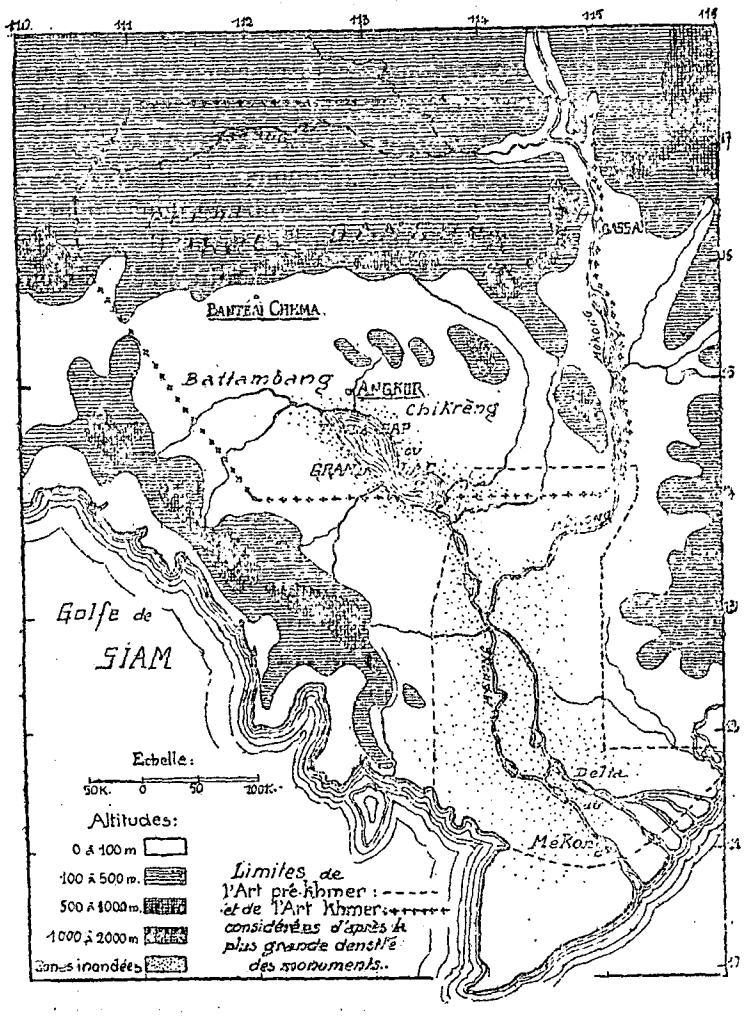
sena, dans le Tchen la du Nord. Au cours du VIII[e] siècle, l'unité administrative du Cambodge n'est donc pas un fait acquis. On a beau la proclamer, le Fou-nan résiste et se manifeste.

Notre étude des arts durant cette période ne saurait donc suivre l'histoire officielle, ni accorder aussitôt créance aux proclamations de Citrasena et de ses successeurs immédiats. C'est avec les populations que nous devrons nous déplacer et leur lente évolution qu'il nous faudra suivre. La scission de 705 nous y invite. Au cours du VIII[e] siècle, la personnalité du Fou-nan nous apparaît toujours antagoniste de celle du Tchen la. Il est vassal du Tchen la, après en avoir été suzerain. L'événement est politique, il n'est pas social. Il n'est surtout pas artistique et nous allons bien le voir.

Tchen la est donc le premier nom officiel donné par les Chinois au Cambodge, royaume des fils de Kambu, le royaume des Khmers (1). En 802, montera sur le trône un grand monarque : Jayavarman II, qui règnera environ 67 ans. Il proclamera à son tour que l'empire est fondé, que les couronnes du Sud et du Nord chargent son front. Par un ingénieux mélange de légendes, on justifiera la substitution du pouvoir septentrional au pouvoir méridional. Le roi fondera un culte personnel. Cependant, ne nous laissons pas encore trop impressionner par tant d'assurance écrite, car, malgé tout cet appareil, ce monarque est fort instable. Il erre dans le Cambodge du Nord et fonde ou habite successivement cinq métropoles sans nous avouer pourquoi il quitte chacune aussitôt.

(1) Je ne crois pas inutile de répéter ici, contrairement à l'opinion répandue dans le public, que le peuple cambodgien actuel est le descendant direct de celui qui vivait à l'époque qui nous intéresse. Le mot « khmer » est le nom indigène de la race que nous appelons cambodgienne et non celui d'un peuple qui aurait disparu. Abstraction faite de l'inévitable transformation que subissent toutes les langues, la langue khmère actuelle est la même que celle du VIII[e] siècle. La plupart des coutumes, le costume, les véhicules, les arts contemporains, décèlent leurs origines lointaines, leur richesse passée, malgré la lente décadence qui les entraîne depuis.

Quoi qu'il en soit, à partir du IXe siècle, le Cambodge du Sud, de plus en plus réduit à l'impuissance, demeurera un pays négligé, presque mort, et cela durant toute la grande époque khmère qui se terminera, comme cha-



Carte du Cambodge historique d'après la carte altimétrique de l'Indo-Chine (Atlas du Service Géographique de l'Indo-Chine).

cun sait, vers le XIVe siècle. Les inscriptions postérieures au VIIIe siècle jalonnent le Cambodge du Nord, alors qu'elles se raréfient à l'extrême dans le Sud. On n'y édifiera que trois ou quatre temples en grès, tandis qu'une fièvre constructive inouïe et plusieurs formes d'art couvriront tout le Nord-Ouest et le Nord-Est de monuments considérables réunis par des chaussées nombreuses. En conséquence, l'Empire khmer, en dépit des vastes frontières qu'il s'assigna lui-même, paraît n'avoir jamais existé que comme un confédération d'États peu homogènes et qu'organisa un pouvoir central contesté et menacé jusqu'à la fin du VIIIe siècle. Son unité, acquise à partir de ce moment au plus tôt, paraît même n'avoir subsisté qu'artificiellement par le délaissement et la déchéance des régions du delta.

La prospérité du Fou-nan parallèle à l'agrandissement du Tchen la, l'émancipation de ce dernier, les luttes entre Tchen la du Nord et du Sud, le règne de Jayavarman II, puis la naissance et la mort d'Angkor (IXe à XIVe siècle) sont les faits d'une sorte d'histoire bilatérale, probablement d'un même peuple, résultant de la double physionomie du pays et de rivalités bien accusées au début. Aussi, chaque fois qu'au cours de notre étude de l'art khmer, nous nous heurtons à des ruptures, à des développements esthétiques obscurs, nous devons, je crois, nous souvenir de cette histoire. En fait, nous avons dans le pays que recouvrent les textes khmers :

a) Un art qui naît et se développe dans *les régions méridionales* de ce pays ;

b) Un art qui naît et se développe dans *les régions septentrionales* ;

c) Au moment où les régions méridionales perdent une suprématie politique qu'elles avaient à l'origine — les manifestations *locales* de leur art disparaissent ;

d) Au moment où cette suprématie passe définitivement aux régions septentrionales, d'innombrables mani-

festations *locales* d'un art propre à celles-ci apparaissent.

Du seul point de vue plastique et en d'autres mots, deux arts se développent successivement dans deux pays et l'un de ces arts surgit, *différent du premier*, au moment où le premier disparaît. Après avoir passé en revue les causes géographiques, sociales et politiques et la chronologie de ce double phénomène, abordons-en le mécanisme.

III

Les Chinois nous ont décrit la prospérité artistique du Fou-nan, mais ne nous ont jamais parlé au même moment de celle du Tchen la. Ce silence se comprend et l'on conçoit que ce pays ne les ait pas intéressés ; qu'incorporé d'abord au Fou-nan, il ait disparu dans son ombre. En revanche, à partir du VII^e^ siècle, nous n'aurons plus besoin d'historiens, car les premiers monuments construits apparaissent et c'est ceux-ci, désormais, que nous suivrons. A cette époque, la presque totalité des monuments répondant à une architecture qui disparaîtra au cours des deux siècles suivants ; une statuaire dont la plastique, les poses et les costumes ne survivront pas à cette architecture ; ces arts sans lendemain sont localisés d'abord et surtout, avons-nous dit, dans les régions méridionales. Cette architecture est strictement hindou, en pleine possession de ses principes et de ses moyens. Il en est de même de cette sculpture.

Qu'était donc cet art si prospère, qui ne vient pas du Nord, puisqu'il est hindou, et qui n'apparaît que dans le Sud, si ce n'est celui-là même que les conquérants trouvèrent sur place, celui du pays qu'envahissaient Citrasena et ses successeurs ? Quels peuvent être ces monuments, sinon ceux que le Fou-nan construisait, continua quelque temps de construire, puisqu'au début du V^e^ siècle, Buddhisme et Çivaïsme prospèrent au Fou-

nan, qu'on y parle sanskrit, qu'on y imite, dans l'ivoire, des stûpas ? Ainsi, on bâtit des tour isolées, toutes en brique, richement sculptées, et l'architecture de ces tours, leur sculpture sont hindoues. Tout cet art importé dans un pays maritime est en plein essor à l'aube du VII[e] siècle et vient d'un autre pays maritime : des côtes dravidiennes de l'Inde, avec maints détails de l'architecture de Mavalipuram. Comme il arrive, il n'a pas encore subi de transformations sensibles et demeure étranger, non assimilé. Des artisans hindous doivent même diriger, alimenter les ateliers locaux. Des statues du Buddha, que nous avons découvertes en 1923, conservent l'influence grecque qu'on retrouve dans les écoles anciennes de l'Inde centrale. Nous sommes enfin si bien à un début que les monuments qui nous en restent sont peu nombreux et clairsemés (une soixantaine de tours au maximum).

Le Tchen la surgissant, voilà donc le Fou-nan frappé à mort en l'instant qu'il s'éveille. Il se débattra au cours du VIII[e] siècle et disparaîtra. Son architecture hindoue, sa statuaire hindo-grecque, arts étrangers, n'auront pas eu le temps d'enfoncer dans un sol si nouveau des racines profondes. Les eussent-elles enfoncées, le Fou-nan asservi n'eût pas pu les nourrir. Ainsi le Khmer constituant son empire, ne sera pas directement touché par l'influence artistique hindoue, car, lorsqu'elle parvint au Mékong et s'installa dans son delta, l'art du Nord, l'art des vainqueurs, l'art khmer que nous connaissons, ne s'était pas encore manifesté. Cet art hindou du Fou-nan ne pouvait être que deux fois indésirable à l'orgueil, aux habitudes et au nationalisme des populations septentrionales enfin organisées, parce qu'étranger et témoin de l'ancien prestige du suzerain définitivement renversé.

Ceci exposé, on s'explique pourquoi des auteurs se sont jusqu'ici embrouillés dans les origines de l'art

khmer. Ne suivant que l'art sans interroger l'histoire ni la géographie, ni les écoles locales, certaines études officielles ont pris cet art du Sud pour une forme *primitive de l'art khmer* sans reconnaître qu'elle n'était pas *primitive*, mais déjà fort *savante* et qu'elle n'était pas *khmère*, mais *hindoue*. D'autres spécialistes, retrouvant ce caractère hindou, l'ont étendu à l'art khmer *tout entier* sans s'apercevoir *qu'il cessait au* VIII^e^ siècle, et n'appartenait qu'à des écoles prékhmères méridionales. L'habitat exclusivement septentrional des formules khmères et l'usage du grès qu'elles innovèrent ne furent jamais mis en lumière. Enfin, tout ce qui précède, n'étant pas exploité par les exégètes, n'intervenait pas pour nous convaincre que si l'art khmer n'apparaît qu'au IX^e^ siècle, ce n'est pas qu'il n'existait pas antérieurement : ce n'est pas qu'il se cherchait et évoluait dans le Sud avec des monuments étrangers — mais simplement qu'il ne pouvait pas se manifester plus tôt — ni là où nous le cherchions. C'est au Nord donc, que, suivant la marche des événements, nous devons aller assister à cette naissance, derrière les dernières brumes qui nous la voilent encore.

IV

D'après les inscriptions, c'est au Nord et au Nord-Est de la chaîne des Dangrèk, jusqu'à la vallée de la Semun au moins, qu'on doit situer le berceau de ce Tchen la, d'où Citrasena partit à la conquête du Fou-nan. En 616-626, ses successeurs sont maîtres des actuelles provinces de Phimaï, au Siam, de Battambang et Chikrèng, c'est-à-dire tout le bassin Nord, Nord-Ouest et Nord-Est, du Grand Lac. Le style des inscriptions est bref, hautain, guerrier. Ces trois principautés septentrionales, d'abord vaincues par le Tchen la, durent s'allier à lui dans la même convoitise qu'inspiraient à leurs populations montagnardes et forestières les grasses alluvions, les

fleuves et les ports du Fou-nan. Un siècle au moins de combats depuis Bhavavarman I (vers 550) avait exalté leurs vertus guerrières, leur orgueil et leurs appétits. Tandis que le passé du Fou-nan était surtout d'art et de commerce, comme on l'a vu, celui du Cambodge septentrional était surtout de guerres et d'aventures. De là la lente conquête du Fou-nan et l'arrivée dans sa capitale de monarques hardis, fiers, brutaux, plus militaires qu'artistes, plutôt préoccupés, en ces temps, de dresser des bandes armées et des éléphants de guerre que de construire des sanctuaires en matériaux durables.

Avant d'aller plus loin, considérez combien ces événements rappellent trait pour trait les destinées de la Grèce ancienne qui porta, elle aussi, plusieurs noms selon les époques, fut divisée par des rivalités de cités, le morcellement de sa vie politique et se scinda, comme le Cambodge, en pays continental et en pays maritime. Ce qui rend plus saisissant encore ce parallélisme, c'est l'apparition de ces Doriens khmers qui, descendus aussi du Nord, absorbent le Fou-nan ionien, artiste, navigateur et mêlent à sa xénophilie l'apport d'un esprit autochtone, jeune, puissant, brutal, étonnamment riche, pas très subtil peut-être, mais d'un courage, d'une ambition et d'une fécondité remarquables (ces caractéristiques seront en gros celles de l'art khmer). Chose plus curieuse encore, de même que le Dorien donna à l'art grec la colonne — c'est le Dorien khmer qui concevra le pilier en grès, *inconnu* avant le début du IX^e^ siècle. N'appartenait-il pas, en effet, à cet habitant du pays forestier d'imaginer ce pilier, robuste comme la colonne dorique, comme elle sans socle et au chapiteau de profil analogue, sorti des troncs massifs dont les régions septentrionales étaient riches — tandis que l'habitant du Sud et des terres inondées usait plutôt de bambous, de matériaux légers, de maison surélevées, bien adaptées à un pays de rizières, de marécages. Dans tout l'art septentrional, nous trou-

verons jusqu'à la dernière heure les souvenirs du charpentier et du bûcheron primitifs. Comme le Dorien encore fit en Attique, le Khmer du Tchen la, au devant de qui la civilisation hindoue s'avançait du Sud au Nord, se mit en marche en sens inverse, de ses montagnes vers les plaines, de ses forêts et de ses carrières vers les eaux, les rizières et la mer. On pourrait poursuivre longuement cette comparaison, reconnaître qu'au point de vue de l'art tout ce que l'Ionie avait emprunté à l'Orient, à l'Asie mineure, au bassin méditerranéen, correspond à ce que le Fou-nan importa de l'Inde, peut-être de Java et de Sumatra. Nous nous arrêterons là. Il nous a suffi de montrer, pour justifier nos vues, que nous assistâmes au Cambodge, et toutes choses égales d'ailleurs, pour les mêmes causes physiques et politiques, à des phénomènes sociaux et artistiques semblables à ceux qui se déroulèrent en Grèce avant et pendant l'invasion dorienne.

V

Telles me semblent l'atmosphère dans laquelle l'art khmer se forma, les conditions extérieures qui aidèrent à cette formation et la paralysèrent à la fois (ce qui nous reste à étudier) et voici le moment, au début du IXe siècle, où il nous impose ses premières manifestations en matériaux durables.

Tout d'abord, insistons sur l'un des faits importants qui précèdent. Les monuments *prékhmers*, que nous appelons encore ainsi par prudence, mais qui ne sont autres, dans mon esprit, que ceux du Fou-nan, ces monuments méridionaux cessent avec le VIIIe siècle au plus tard, et tous ceux qui sont datés par une inscription, remontent à la première moitié du VIIe siècle. Le VIIIe siècle fut, en outre, le plus obscur, le plus pauvre en textes de toute l'histoire khmère et aucun édifice, *en grès*, actuellement connu, ne peut lui être attribué, aussi

bien dans le Sud que dans le Nord du pays. Ce n'est que dans la première moitié du IXe siècle, lorsque Jayavarman II, *premier* monarque d'une dynastie nouvelle, prend la barre de l'Empire, dans la *première* capitale fondée par ce monarque : Amarendrapura, que paraît le *premier* grand temple en grès d'art khmer, connu actuellement sous le nom de Bantéai Chhma, situé dans la province de Battambang, au Nord-Ouest du Cambodge.

Pourquoi disons-nous : temple d'art khmer ? Parce que la fondation en est attestée par les textes ; que tout le pays est effectivement pacifié, qu'une dynastie nouvelle monte sur le trône et que l'architecte *innove et généralise* l'emploi du grès en grand appareil inconnu jusqu'alors ; use d'un plan grandiose sans précédent et d'élévations très différentes de celles des édifices prékhmers, — plans et élévations qui contiennent tous les thèmes et combinaisons des temples postérieurs construits en mêmes matériaux. D'ores et déjà, voilà un ensemble d'événements particulièrement clairs, cohérents, éloquents.

L'éclat de cette naissance et qui augmente son apparente soudaineté doit prendre cependant plus d'intensité encore. En parlant de Bantéai Chhma, c'est une ville qu'il faut voir, et non comme on le dit d'habitude, un temple. Ainsi, l'architecture y apparaît à la fois religieuse, militaire et urbaine. Bien plus, elle s'impose avec sa statuaire et ses bas-reliefs, — et ces bas-reliefs et cette satuaire sont à leur tour des faits nouveaux. Cette architecture est métropolitaine, un art pompeux et d'apparat. Cela est si vrai qu'un peu plus tard, Angkor Thom, nouvelle capitale, en rééditera toutes les données, tous les éléments, les motifs décoratifs, l'esprit et la répartition. Un vaste espace plan, entouré d'un quadrilatère de murailles et de douves ; un temple central imposant dont les axes sont ceux de la cité ; des chaussées triomphales traversant les douves entre des nâgas (serpents polycéphales) soutenus par des géants

et aboutissant aux portes monumentales de l'enceinte ; des tours flanquées de quatre visages humains ; à l'Est de cet ensemble, un immense réservoir artificiel alimenté par une rivière avec, au centre, un îlot supportant un temple — telle est la vue à vol d'oiseau de Bantéai Chhma et d'Angkor Thom. Ainsi, comme Minerve armée et casquée sortit du cerveau de Jupiter, l'art khmer se dresse tout entier et complet de son propre sol, dans la région septentrionale de son récent domaine, hors du Fou-nan, après la conquête de cet État et l'abandon de l'architecture hindoue qui s'y trouvait.

Souvenons-nous de ce que nous avons déjà écrit du Tchen la conquérant, car c'est maintenant, avec ses débuts historiques et son épanouissement, que nous retrouverons toute la genèse de cette magnifique apparition. Son triomphe provoqua la cristallisation que le Fou-nan ne paraît pas avoir obtenue; bouleversa l'économie des territoires de la presqu'île indo-chinoise et la rétablit sur des bases nouvelles. Il y eut même, en fait, changement de milieu géographique puisque du Sud, du pays maritime, du delta aux cent bras, les capitales montèrent dans le Nord — voici Amarendrapura (Bantéai Chhma), au pied des Dangrèk — et s'installèrent sur des terres plus solides où l'activité artistique des siècles qui vont suivre *demeurera*.

Tout cela implique une longue période de vie agitée, de soulèvements partiels propices aux Grandes Compagnies et aux pêcheurs en eau trouble — ce VIII^e^ siècle, précisément si obscur. Ce tumulte qui précède une unité prochaine, la raréfaction, puis la disparition des édifices prékhmers, ces déplacements de rois qui franchissent du Nord au Sud près de mille kilomètres à travers des territoires sans route — voilà qui nous conduit à une conclusion solide : la naissance du Cambodge proprement dit fut lente et violente. Si cette lenteur lui permit d'éprouver les vertus d'une mentalité

autoritaire, ambitieuse et tenace, nous sentons déjà que cette violence et tant de déplacements devaient l'empêcher de manifester plus tôt les arts qu'il portait en lui.

L'Empire khmer paraît, en effet, l'œuvre de populations guerrières ou qui l'étaient devenues depuis le moment où leur monarque qui s'intitulait Kshatriya (caste des guerriers) les mit en marche vers le Sud. Leur lent cheminement à travers des régions différentes provoqua des mélanges perpétuels entre individus aux habitudes variées. Il fallait bâtir rapidement des villes et les fortifier. Le conquérant lève en masse des soldats et non des maçons. Ainsi, deux siècles durant, le Tchen la est en armes et ses princes se disputent et se déplacent ; durant deux siècles, ses artistes restent sans emploi — j'entends cette catégorie d'artistes qui œuvrent pour l'avenir sur un sol solide et au nom d'une nation constituée : les architectes et les sculpteurs.

Nous comprendrons mieux encore cette mobilité et cette impuissance réalisatrice momentanée du Tchen la, lorsque nous saurons que l'invasion ne fut pas du tout le fait de foules nombreuses, de populations épaisses, recouvrant tout de leurs flots. Les preuves abondent qu'à aucun moment le pays ne fut surpeuplé, bien au contraire. Des régions entières ne reçurent aucun monument. D'autres sont encore occupées par des sauvages que la civilisation khmère n'a pas touchés. A la lecture de certaine stèle, on est frappé par les déambulations de la cour de Jayavarman II et de ses successeurs. Il est difficile d'évaluer la quantité d'individus ainsi déplacés. Néanmoins, nous savons qu'il y a l'armée et le clergé. A tout moment, le roi, un prêtre, un ministre, fonde un village, y installe les siens, creuse des étangs, fait barrer des rivières. Si l'on fonde des villages, c'est qu'il y a de la place. Si l'on irrigue une région, c'est qu'auparavant, elle ne l'était pas. Et comme il n'y a point de culture sans eau et point d'habitant sans culture, c'est que ces

terres étaient incultes et désertes. Puis, dans la suite, ces villages, ces terres sont abandonnés et retournent à la brousse. Nous saisissons ainsi sur le vif et l'agitation du pays, et la mobilité de la cour. Nous supputons, textes en main, le nombre relativement restreint des populations conquérantes et conquises et avons suffisamment expliqué le vide et le silence du VIII^e^ siècle, et l'impossibilité où se trouvait le Khmer de créer plus tôt son architecture et sa sculpture *en pierre*.

VI

Cependant, les rançons d'or, de matières précieuses, alimentent les coffres royaux et princiers. La jonque des monarques, la selle à éléphant du général, la charrette de la princesse sont sculptées : les preuves en abondent sur les bas-reliefs de Bantéai Chhma, d'une longueur d'un kilomètre environ et qui, s'ils datent du début du IX^e^ siècle, ne relatent pas un état social, des coutumes, innovés pour la circonstance. Les bijoux couvrent les poitrines. Les armées se déplacent avec leurs orchestres. Dans les cités en bois, fortifiées de palissades et de levées de terre, métropoles provisoires, la maison princière se distingue par sa grandeur, ses planches sculptées, ses dorures. De-ci, de-là, le dynaste, comme Bhavavarman « avec les dons prélevés sur les richesses acquises par l'effort de l'arc », dit un texte du VI^e^ siècle, érige un linga qui marque le lieu reculé où parviennent ses légions. De toute cette vie de faste et de violence, sensible à travers cent inscriptions, tangible sur les bas-reliefs les plus anciens, les arts, cependant manifestes, ne laissent pas de traces : édifices que l'incendie et le temps suppriment, bijoux perdus, véhicules et instruments de musique fragiles, poteries mises en pièces, étoffes éphémères.

Aussi, dans l'attente de découvertes heureuses (comme celles qui nous révélèrent des ceintures en or prékhmères

actuellement conservées au Musée Albert Sarraut de Phnom Penh), l'historien, quoi qu'en disent les auteurs actuels, ne se penche pas en vain sur ce passé. Il n'en perçoit pas que le bruit et l'aventure. S'il cherche la pierre fleurie, la statue pesante, le temple lentement construit, il cherche mal, parce que ces témoignages-là ne sont pas de ceux qui peuvent émaner d'un clergé faible encore et voyageant au côté des rois, ni de populations dont les charges sont autres. Ces populations, ce clergé, ces rois ne tarderont pas à nous démontrer qu'en effet, en ce siècle, ils tenaient la lance à deux mains et vivaient au bivouac, car, à peine toucheront-ils au terme de leur conquête et poseront cette lance, ils envahiront les carrières et commenceront immédiatement cette épopée architecturale et sculpturale qui sera l'art khmer.

A ce moment, l'architecte choisit le grès dont tout le haut pays abonde. Il ne savait pas s'en servir, n'ayant appris du Fou-nan *que l'emploi de la brique,* des plans uniformes de tours isolées, l'habitude de sanctuaires réduits. Nous savons les raisons qui le firent abandonner les programmes du vaincu et ce n'est pas en copiant ce dernier et en perpétuant son génie que les conquérants, d'habitude, se manifestent.

Toutefois, si, à Bantéai Chhma, la technique est mauvaise et parfois ridicule, flagrante l'inexpérience du constructeur, nulle la connaissance du carrier improvisé — l'ordonnance du plan, la répartition des cours, des galeries et des sanctuaires, la rigueur des axes qui commandent l'ensemble, l'ampleur des dimensions, le sens de l'effet, la logique de cette ville ne sont pas essais de débutants, mais faits d'artistes qui savaient bien ce qu'ils voulaient et osaient grand parce qu'ils pouvaient concevoir grand. Si ces artistes ignoraient la technique du grès, ils savaient forcément ce qu'étaient une ville, les multiples conditions de retraite, de circulation, de défense que sa conception rationnelle impose, ainsi que

celles du temple et du monastère. Le plan de Bantéai Chhma était celui de toutes les villes éphémères qu'on construisait alors, que les conquêtes et les révolutions imposaient fortement retranchées. Telles furent les villes du Fou-nan, ceintes de palissades et que virent les Chinois ; telles étaient, au XIII^e^ siècle encore, les autres villes du Khmer. Le principe de ces galeries sur murailles et piliers, se recoupant toujours à angle droit, ne fut autre que celui de la maison en bois de laquelle le temple en grès conserve tous les souvenirs et même les détails de charpente et d'huisserie.

Donc, si le Khmer, au début du IX^e^ siècle, innovait un procédé, il n'inaugurait ni un plan, ni des formes, ni un art. Il recopiait ses anciennes cités, ses palais antérieurs, *toute une architecture en bois* bien propre à ce peuple descendu du haut pays où les forêts abondent encore et où le sol ferme, l'absence d'inondations, imposaient certaines des conditions que nous avons montrées. De là, ces tâtonnements techniques et cette sûreté artistique. De là surtout cette personnalité, ce nationalisme artistique appuyé sur des habitudes, conformes aux conditions du milieu ; ce dédain des arts prékhmers, des modèles périmés que le Khmer n'avait pas à consulter et qu'il ne voulait pas recopier. De là, la possibilité de se suffire à soi-même, de faire grand dès le premier jour. De là, l'apparition d'une ville qui n'était que la réédition et l'affirmation — en pierre cette fois — de tout un passé local. De là, enfin, l'inanité de certaines théories actuelles qui veulent voir l'art khmer tributaire de l'art hindou, alors qu'il en est en quelque sorte l'antagoniste et opposera au contraire aux influences extérieures que le Fou-nan avait acceptées, des richesses et des formes nationales, nées dans le Nord, d'habitudes, de matériaux et de nécessités toutes locales. Pour mieux nous en assurer, remontons dans le passé du Tchen la, observons l'évolution de son architecture en bois bien avant le

IXe siècle, aux temps qu'il était encore vassal du Fou-nan. Nous allons découvrir quelques lueurs dans cette obscurité.

Nous avons vu que l'influence religieuse hindoue n'avait d'abord dû pénétrer le Tchen la qu'indirectement en passant par le Fou-nan. La longue guerre entre les deux pays ne facilita pas cette pénétration qui ne dut trouver vraiment plein succès que plus tard et directement. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que les arts et, en premier lieu, l'architecture ne la subirent qu'à peine. On sait désormais leurs origines civiles plus anciennes, et on a vu qu'elles répondaient aux influences du milieu.

Elles répondaient aussi à d'autres influences. Ce plan de palais tracé de *plain-pied* — alors qu'au Fou-nan les maisons étaient *surélevées* — ces toits incurvés et décrochés et cet élément inséparable du toit : la tuile, *inconnue* au Fou-nan, voilà des caractéristiques *chinoises*. En premier lieu, cette tuile creuse, émaillée, qu'on trouve dès Bantéaï Chhma est de forme et de facture chinoises. Il y a mieux : toute la céramique en usage au Cambodge jusqu'au XIVe siècle sera également chinoise par sa facture et ses émaux. Sur tout le territoire, on trouve, en outre, des vases et des fragments chinois de toutes dates et importés depuis les T'ang (VIIIe-Xe siècles). Il semble bien d'autre part que les formules du bronze khmer, au Xe siècle, soient beaucoup plus proches de celles des alliages septentrionaux qu'hindous et les stations préhistoriques de l'Indo-Chine contiennent d'ailleurs du bronze. Pour montrer d'autre façon l'action du Nord sur le Khmer, disons qu'au XVIe siècle encore, la plupart des armes étaient japonaises et chinoises. Et résumons la question en rappelant qu'au XIIIe siècle, tout le commerce du pays appartenait à des mains chinoises — *qu'elles l'assurent encore* — et retournons au Tchen la.

L'influence chinoise qui, depuis le IVe siècle au plus tard, s'exerce au Fou-nan, influence commerciale et

diplomatique, put se faire sentir dans le Nord, par les jonques de tous tonnages qui remontaient jusqu'aux portes du Tchen la. Cependant, c'est par terre et par le Nord, directement ou de proche en proche, que je veux voir l'action, régulière depuis, de la Chine sur le Tchen la, lequel, ayant au Sud un vieil ennemi qui s'interposait entre lui et la mer, dut se retourner plutôt vers l'Empire chinois auquel ses terres aboutissaient. En 722, des Cambodgiens sont signalés au Tonkin où ils vont à titre d'alliés d'un rebelle indigène en traversant l'actuel Laos (H. Maspéro). A la fin du IXe siècle, le Cambodge touche aux frontières méridionales de la Chine (*id.*). De tels faits ne peuvent résulter que d'un très vieil état de choses, surtout si nous nous souvenons qu'entre 785 et 805, les Chinois enregistrent un itinéraire de Chine en Inde qui traverse la chaîne annamitique et le Tchen la de terre (Pelliot) ; que dès le IIe siècle avant J.-C., un certain commerce existait entre le Yun-nan et l'Inde par la Birmanie et qu'on trouvait en 140-87 avant J-C., en Bactriane, des bambous et des toiles provenant du Yunnan et du Sseu-tch'ouan (*id.*). Si les Chinois exportaient par terre des marchandises si vulgaires jusqu'en Bactriane en longeant les confins septentrionaux du Tchen la, il paraît peu probable qu'ils eussent négligé ce pays qui était leur vassal et leur envoyait vers 617 une ambassade.

Nous nous bornerons ici à ces aperçus sur le passé du Tchen la, la longue incubation de son art et son éclatante naissance à la durée. Le pays enfin tracé au javelot, la première capitale est aussitôt bâtie maladroitement et savamment pour les raisons étudiées. Logiquement, nous devions bien nous attendre à ce désordre, à cette poussée, à une sorte d'explosion bien conforme au tempérament ardent et audacieux du peuple dont nous suivîmes la lente impatience et le progressif agrandissement. Nous entrevîmes ce qu'il portait en lui d'original, de positif

et de subconscient. Il rejette ce qu'il tient du Fou-nan et oublie ce qui lui vient du Nord. Ceci et cela n'en a pas moins contribué à sa formation et valait d'être noté. Le Khmer ne sait pas bâtir en grès : il débute néanmoins par une capitale considérable où il met en œuvre des tonnes et des tonnes de pierre. L'héroïsme de cette entreprise qui ne subordonne pas l'inspiration à la valeur des moyens, mais prétend hausser ceux-ci au niveau de celle-là, et qui y parviendra, somme toute, trois siècles plus tard à Angkor Vat ; cet héroïsme fut, dès la première heure, l'une des caractéristiques de l'art khmer tout entier.

Cette lutte patiente avec le grès que des générations de constructeurs sans technique vont entreprendre à la force des bras et du temps répond aux facultés spécifiques de la race. Cette ambition, cette ténacité de classes dirigeantes grandies en des entreprises de toutes sortes, se retrouvent dans la conception immédiate et la réalisation de grands temples Durant quatre siècles, à Bantéai Chhma, à Angkor Thom, à Angkor Vat, les trois kilomètres environ de bas-reliefs que nous ont laissés les sculpteurs et dont les trois quarts sont occupés par des batailles, des défilés d'armées, des combats nautiques, célèbrent, dans la paix, le passé et les qualités guerrières qui l'achetèrent. L'abnégation de ces multitudes anonymes et armées concourant à la grandeur du monarque se perpétuera dans celle de ces foules de sculpteurs habiles et ignorés qui vont collaborer à la beauté du temple et au prestige du clergé. Ces rassemblements périodiques d'hommes destinés aux carrières, au transport des matériaux, ne seront que la réédition de séculaires et successives levées en masses pour conquérir désormais, non plus des hommes — mais la bienveillance des dieux. Du trône, des cellules monastiques, des échafaudages, des chantiers, chacun voyait au loin les rizières conquises étendre leurs eaux brillantes. Le foyer, la pro-

priété étaient stables — enfin ! Les cultes en pleine activité, la paix et le roi suscitaient dans toutes les âmes cette énergie collective et inépuisable qu'ils trouvent aux mêmes heures, dans les mêmes conditions, en tous les pays du monde et qui, résultant de l'orgueil d'une caste et du triomphe d'une religion, donne l'art d'une nation (1).

GEORGE GROSLIER
Directeur des Arts cambodgiens,
Conservateur du Musée du Cambodge.

(1) Bibliographie :

HISTOIRE. — E. Aymonier, *Le Cambodge*, 3 vol. Leroux, Paris. — P. Pelliot, *Le Fou-nan*, Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, III. *Deux itinéraires de Chine en Inde*, id., IV. *Mémoires sur les coutumes du Cambodge par Tchéou Ta-Kouan*, id., II.

ÉPIGRAPHIE. — Barth et Bergaigne, *Les Inscriptions sanscrites du Cambodge*, Leroux, Paris. — L. Finot, *Epigraphie indochinoise*, Bulletin de l'Ecole Française d'E.-O., *passim*. Voir Index, *id.*, XXI.

ART ET ARCHÉOLOGIE. — H. Parmentier, *id.*, *passim*, v. Index. — G. Groslier, *Recherches sur les Cambodgiens* (d'après les monuments et les bas-reliefs), Challamel, Paris, 1921. *Arts et Archéologie khmers*, passim, id., I et II. *Angkor* (Les villes d'art célèbres), Laurens, Paris, 1924. *La Sculpture khmère ancienne*, Crès, Paris 1924.